

LA RINCONADA

Le Far West, version andine. En 2000, cette cité de bric et de broc ne comptait qu'un petit millier d'habitants. Ils sont aujourd'hui près de 80 000 à venir y tenter leur chance. A 5100 mètres d'altitude, l'oxygène manque, la température ne dépasse jamais 0 °C et la loi est celle du plus fort. Mais l'attrait des pépites règne en maître. Les Indiens Quechuas ont surnommé le glacier qui surplombe l'endroit « la bella durmiente », la Belle au bois dormant. C'est peut-être le cœur de l'El Dorado, ce pays d'or que cherchaient les conquistadors. Car du précieux métal, ces roches en sont pleines : les Incas venaient déjà ici récolter « la sueur du Soleil ».

LA MISÈRE AU PRIX DE L'OR

Dans l'artère commerçante de la ville. Sans chauffage ni eau chaude, les baraques en tôle s'alignent les unes contre les autres. L'électricité est installée depuis 2002, mais uniquement pour l'éclairage.

PHOTOS PASCAL MAÎTRE




**CETTE VILLE PÉRUVIENNE,
LA PLUS HAUTE DU MONDE,
RECÈLE UNE MINE D'OR**

QUI ATTIRE TOUTES LES COUCHES SOCIALES.

ON Y RISQUE SA VIE ET SA SANTÉ.

**UNE PROJECTION DE CE REPORTAGE
AURA LIEU AU FESTIVAL VISA POUR L'IMAGE
LE 2 SEPTEMBRE 2015**



Creusée dans la glace à coups de pioche, cette galerie se referme à mesure que les parois du glacier se reforment.

DANS LES ENTRAILLES DE LA TERRE, AUCUNE SÉCURITÉ, C'EST L'EXTRACTION SAUVAGE ET INCERTAINE

Un corridor de glace qui s'enfonce dans le ventre de la terre... et débouche sur la fortune. C'est le rêve pour lequel ces hommes sont prêts à tout endurer. La montagne dans laquelle ils passent dix heures par jour est devenue aussi creuse qu'un gruyère. Environ 400 propriétaires se partagent ces mines artisanales, sans les avoir jamais déclarées. Ici, la quête de l'or se fait à la main et à dos d'homme, de la même façon qu'il y a quatre cents ans, quand les Espagnols avaient pris possession des lieux. Le risque d'y laisser sa peau, à défaut sa santé, est immense. Pourtant, à La Rinconada, la majorité des décès ne sont pas dus à des accidents de travail mais à des rixes et des assassinats.



Romualdo, le chaman le plus populaire de La Rinconada. Devant lui, des feuilles de coca pour lutter contre la fatigue.

A flanc de glacier, à plus de 5 000 mètres d'altitude, des entrées de galeries. On y accède par les pistes bordées des masures de mineurs.

En haut à dr. : deux mineurs dans un restaurant. L'argent gagné est envoyé à la famille ou investi dans des villas construites à Juliaca, à trois heures de route.


Ci-contre, à g. : le travail des femmes, fouiller les éboulis pour débusquer des pépites. Elles sont régulièrement emportées par des avalanches.

A dr. : cette femme récupère le mercure utilisé pour amalgamer l'or. Derrière, un bloc de béton qui sert à broyer la roche.

Certains étaient avocat, ingénieur, professeur. Ils ont quitté leur emploi pour un labeur épuisant mais dont ils sont fiers, et qui double leur salaire: jusqu'à 2300 euros par mois. Leur système de paye, le « cacharreo », repose sur le hasard. En échange de 30 jours travaillés, les ouvriers gardent tout ce qu'ils extraient de la mine le 31^e. Pour obtenir la « suerte », la chance, les mineurs s'en remettent au chaman et font des offrandes à la montagne: du rhum, des cigarettes... parfois des fœtus humains. Les roches qu'ils remontent sont réduites en poussière puis le métal précieux est séparé du minerai à l'aide de mercure, parfois de cyanure. Le Pérou est le 6^e producteur d'or du monde.

POUR 30 JOURS DE TRAVAIL GRATUIT, LES OUVRIERS PEUVENT GARDER LEUR MINERAI DU 31^e JOUR



A photograph showing a high-altitude town, likely La Rinconada, with a massive pile of garbage in the foreground. The town is built on a steep slope, and the sky is filled with many birds, likely gulls, flying over the waste. The scene is hazy and overcast.

LES REJETS DE MERCURE ET DE CYANURE POLLUENT LE GLACIER QUI ALIMENTE LA VILLE EN EAU

Une montagne de déchets en plein cœur de la ville d'altitude. Ni système d'évacuation des eaux usées ni service de récupération des ordures. Si les épidémies sont rares, c'est uniquement grâce aux températures négatives. Toute la cité empeste. Les cas de silicose, une maladie pulmonaire causée par l'inhalation de poussière de silice, abondent chez les mineurs. La pollution due aux rejets de mercure et de cyanure est encore plus problématique : ils retombent sur le glacier qui fournit une partie de l'eau de La Rinconada. Et contaminent les rivières qui, 1500 mètres plus bas, alimentent le lac Titicaca. Un vrai désastre.

*L'une des décharges
à ciel ouvert de La Rinconada :
un festin pour les goélands.*



Dans une bassine d'orpailleuse, une pépîte d'or amalgamée à l'aide de mercure. Pour lui donner sa couleur dorée, le précieux métal doit être chauffé.



Au milieu de la ville, un étang de boues souillées par le mercure. En contrebas, une rivière qui se jette dans le lac Titicaca.



Sur le lac Titicaca, les indiens Uros. Situés en bout de chaîne, ils vivent au quotidien les ravages dus à la pollution au mercure.

LE SOUS-SOL EST UN VÉRITABLE GRUYÈRE, UN JOUR LA MINE S'AFFAISSERA SUR TOUS LES MINEURS

PAR MICHAEL STUHRENBURG

Quand Rubén sourit, ses incisives en or brillent sous l'éclat de sa lampe frontale. Il travaille dans la mine aurifère du mont Ananea. « Nos ancêtres, explique-t-il, se référant sans doute au grand Inca Atahualpa, ont extrait de l'or ici bien avant l'arrivée des Espagnols. » Mais, depuis, les moyens ont changé. Les mineurs déposent des bâtons de dynamite dans un trou creusé au marteau piqueur et à coups de burin. « Plus que deux minutes avant l'explosion, dit Rubén. Planquez-vous ! » Il faut déta-ler. Même si c'est au ralenti. A 5 200 mètres d'altitude, le souffle est saccadé, bruyant, et la poitrine en feu. Le moindre effort entraîne l'épuisement immédiat.

La Rinconada, la ville la plus haute du monde, est aussi l'une des plus dange-reuses, pour ses habitants comme pour l'environnement. Afin de séparer l'or du minerai, les orpailleurs utilisent en grande abondance du cyanure de potas-sium et du mercure. Ces poisons s'écoulent dans des ruisseaux puis dans le lac Titicaca, une centaine de kilomètres plus au sud et 1 500 mètres plus bas. La quantité déversée chaque année est esti-

mée à 7 tonnes. Une catastrophe. Pour-tant, le lac est lié à la vie même des Indiens Uros, cette civilisation unique qui se considère comme l'héritière de la « première humanité ». Quelques milliers d'entre eux vivent sur des îles artificielles flottant à la surface du Titicaca, qui les nourrit. Mais l'ambiance, au Pérou, n'est pas à contempler les trésors du passé. On ne parle plus de « mendiant assis sur un tas d'or ». L'économie est en plein boom, avec des taux de croissance avoisinant ceux de la Chine. Le Pérou a produit 165 tonnes du précieux métal en 2012, presque autant que l'Afrique du Sud. La Rinconada est un des hauts lieux de cette ruée vers l'or. Jusqu'à la fin des années 1990, il ne s'agissait que d'un simple campement, rassemblant quelques Incas endurcis qui fouillaient les éboulis à la recherche de pépites. A présent, 80 000 personnes y végètent. Cette explo-sion démographique n'est pas liée à la découverte d'un nouveau filon. Les Incas savent depuis une éternité que dans les entrailles de l'Ananea sommeille « la sueur du Soleil ». Pour la même raison, les conquistadors y ont creusé leurs « mines royales », aujourd'hui ensevelies sous l'avalanche descendue du glacier qui cou-ronne encore la montagne. Après, ce fut

le calme. Les gens continuaient à chercher l'or sur les versants. L'exploitation sou-terraine ne valait plus la peine : des coûts trop élevés pour un cours de l'or trop bas. Puis, avec la guerre d'Irak, l'explosion de la bulle immobilière, la crise des « sub-primes » et la crise tout court, l'or s'est remis à flamber, son prix en dollars qua-druplant presque durant les années 2000. L'exploitation souterraine est alors deve-nue plus que rentable.

Depuis Juliaca, capitale de province au bord du lac Titicaca, il faut trois heures en 4x4 pour atteindre La Rinconada. La route traverse de manière rectiligne les pâturages de l'Altiplano, puis s'enfonce dans une suite de virages en épingle. Plus haut, le voyage se poursuit sur une piste poussiéreuse, cabossée de pierres dans un chaos de buttes et de mares aux bords orangés, preuves de l'utilisation de cyanure de potassium. Au lointain, La Rinconada ressemble à une belle station de ski au pied d'une immense montagne enneigée. A mesure que l'on approche, l'enchantement vire à l'horreur. Des milliers de sacs-poubelle recouvrent le sol, beaucoup sont éventrés. Vautours, corneilles et goélands picorent dans les ordures. Au milieu de la décharge sauvage, quelques alpagas cherchent les dernières touffes d'herbe. Commence alors la « ville » : des cabanes en tôle, accrochées à la montagne dans le froid et la puanteur. Comment peut-on rester dans un endroit pareil ? Le reporter péruvien Carlos Fernandez Baca précise : « Les gens qui vivent ici sont venus volontairement. L'extraction informelle

est une chance pour eux. D'ailleurs, la pauvreté est moins grande ici que dans d'autres régions du Pérou. »

La Rinconada se divise en deux quar-tiers. La ville basse, Cerro Lunar, colle aux rives d'un lac asséché par le poison. Là se trouvent les bâtiments administratifs de la société Corporación Minera Ananea qui, d'après Carlos, rassemble une centaine de propriétaires miniers. L'autre partie de la ville, née de la ruée vers l'or, n'a pas de nom ni de limites. Elle continue de gran-dir. Sur ses chemins de boue à demi gelée s'alignent des échoppes et leurs produits de toutes sortes : alimentation, textile, bricoles. Une foule dense déam-bule entre bouis-bouis, bars bon marché, bordels non chauffés aux conditions d'hygiène cauchemardesques. Les acheteurs d'or sont les commerçants les plus prospères de la ville, mais aussi les plus braqués. La police est impuissante. Plusieurs fois déjà, elle a été chassée par des mineurs furieux contre quiconque veut s'immiscer dans leurs affaires. La Rinconada applique ses lois. Une poupée de taille humaine pend à un pylône. Fixée à son ventre, une pancarte : « Entrée interdite aux voleurs sous peine de mort. »

Nous nous présentons aux hommes armés à l'entrée de la Corporación Minera Ananea. « Bienvenidos », nous souhaite un imposant représentant de la direction tout en nous faisant comprendre l'inverse. Visiter les galeries ? Interdit. Prendre des photos ? Non. Interviewer les mineurs ? Impossible. « C'est pour votre

propre sécurité », assure-t-il avant de nous laisser entre les mains d'un ingénieur qui fait office d'attaché de presse.

Edwin Romero est charmant, peut-être n'a-t-il pas compris les ordres de son patron. Il nous promène du côté des mines. A l'entrée d'une galerie, nous nous émerveillons devant l'épaisseur de la couche de glace bleuâtre qu'il a fallu transpercer pour ouvrir l'accès à la mon-

Visiter les galeries ? Non. Les photos ? Interdit. Parler aux mineurs ? Impossible

tagne. « C'est pourquoi nous l'appelons la Belle au bois dormant, explique notre guide. Le mont Ananea a dormi des siècles. Nous l'avons réveillé ! » A quelques mètres, s'affairent des femmes, veuves pour la plupart. Des « paqualle-ras », dans le jargon des mineurs. A quatre pattes, elles fouillent les déblais. Les plus chanceuses trouvent des pépites d'or. Au-dessus de leur tête, le glacier menace toujours. « L'année dernière, raconte Carlos, quatre paquarellas sont mortes, ensevelies sous une avalanche. » Nous cherchons à visiter une galerie. En

vain. Les travailleurs s'écartent de notre chemin, nous sommes surveillés de près. Les trois journées suivantes sont fériées. La Rinconada se vide de ses cadres dirigeants, partis faire la fête à Juliaca. Sous terre, les « mineros » continuent à trimer. Ils ne touchent pas de salaire fixe, mais dépendent d'un autre système de rétribution : le « cacharreo » : pendant trente jours, ils travaillent gratuitement. En échange, ils peuvent garder le minerai qu'ils extrairont le 31^e jour, sans savoir combien cela va leur rapporter. Mais La Rinconada fourmille d'anecdotes sur des fortunes ramassées du jour au lendemain. Et il n'y a que cela qui importe, l'espoir du cacharreo gagnant. Ce matin-là, donc, un groupe de mineurs nous a fait signe de les suivre. L'un d'eux s'appelait Rubén. Nous avons marché le long d'un tunnel de glace, puis le dos courbé sous la roche. La visite va confirmer nos pires craintes : « On va droit à la catastrophe, nous explique Carlos. Ils ont transformé leur Belle au bois dormant en gruyère. Personne ne sait combien de galeries ont été creusées, mais beaucoup se sont déjà effondrées. Un jour, c'est l'Ananea tout entier qui va s'affaïsser sur les mineurs et tous les enterrer. » ■

PARIS MATCH À VISA

A l'occasion de Visa pour l'image, Paris Match, partenaire du festival, présente au Théâtre de l'archipel, le reportage d'Alfred Yaghobzadeh : « Le corps des femmes yézidiennes comme champ de bataille ». Les expositions, du 29 août au 13 septembre, sont gratuites. Projections au Campo Santo du 31 août au 5 septembre, retransmises à partir du 3 septembre sur la place de la République. [Visapourlimage.com](http://visapourlimage.com).